

14

*La politesse et les convenances
ne sont plus réglées par des codes rigides.
Cependant, il existe dans la vie sociale et professionnelle
des usages et des coutumes qu'il vaut mieux connaître
pour ne pas commettre d'impair*
et pour être accepté.*

PETIT MANUEL DU SAVOIR-VIVRE

TROP POLI POUR ÊTRE HONNÊTE ?

« L'esprit de politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous », écrivait La Bruyère.

Il notait déjà (au XVII^e siècle) que la politesse est différente selon les époques et selon les lieux. Il est vrai que les règles de l'étiquette – telles qu'on peut encore les lire dans les manuels de savoir-vivre – ne sont plus guère en vigueur. Il est vrai aussi que, selon les milieux sociaux ou professionnels, selon que l'on est en ville ou à la campagne, on est plus ou moins protocolaire. Mais il y a un minimum de règles à respecter pour ne pas avoir l'air d'un rustre* ou d'un malpoli. Il y a « des choses qui se font et des choses qui ne se font pas », « des choses qui se disent et des choses qui ne se disent pas ».

Les Français sont dans leur ensemble très sensibles à ce qu'ils considèrent comme les règles élémentaires de la vie sociale : saluer, s'excuser, remercier. Quel que soit le milieu, l'apprentissage de la politesse tient une place importante dans l'éducation des enfants, qui doivent très tôt savoir dire : « Bonjour, madame », « S'il vous plaît, monsieur », « Merci, monsieur », etc. Cela doit devenir un réflexe !

Dans un magasin, par exemple, il faut respecter tout un rituel si on ne veut pas être considéré comme un affreux goujat. Le client salue à la cantonade* en entrant, il remercie le commerçant quand il a été servi, celui-ci doit le remercier quand il a été payé, ensuite il faut que chacun dise « au revoir »... De la même façon, si on écrase le pied d'une personne dans le métro, le plus important est de prononcer une excuse, même banale ! Toutes ces paroles sont déver-

DE L'USAGE

DES BONNES MANIÈRES

« Depuis quatre siècles, traités, guides et manuels de savoir-vivre fleurissent à un rythme encore plus soutenu que les livres de cuisine [...]. Les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles sont ceux des Civilités, ouvrages dont le but est soit d'enseigner au courtisan un comportement digne du lieu royal où il est reçu, soit d'apprendre au bon chrétien à se montrer digne de ce nom et à se distinguer des païens et des sauvages. Au XIX^e siècle, tout change. La Cour a disparu, remplacée par "le grand monde", où des aristocrates devenus vertueux côtoient des bourgeois devenus gentilshommes [...]. Aux Civilités succèdent d'innombrables Guides du Savoir-vivre, des Usages, des bons Usages. [...] Aujourd'hui, dira-t-on, [...] finies les attitudes guindées* et les formules toutes faites. Voire ! Car il est facile de remarquer que les plus décontractés sont ceux qui connaissent le mieux les formules en question et leurs règles d'emploi... »

Sylvie Well, *Trésors de la politesse française*, Belin, 1983.

LES MAUVAISES MANIÈRES DES FRANÇAIS

Ils avouent qu'il leur arrive ou qu'il leur est déjà arrivé :

	Ensemble	Hommes	Femmes
■ Au restaurant, en groupe, lorsqu'il s'agit de payer l'addition, de payer uniquement ce qu'ils ont consommé	45%	51%	39%
■ De couper la parole aux autres au cours d'une discussion	44%	42%	46%
■ De se mettre le doigt dans le nez	45%	55%	36%
■ De parler la bouche pleine	36%	40%	33%
■ De ne pas rendre rapidement ce qu'ils ont emprunté (un livre, un disque, etc.)	35%	40%	30%
■ De bâiller ou de tousser sans mettre la main devant la bouche	30%	35%	26%
■ De lire le journal par-dessus l'épaule de leur voisin dans les transports en commun	28%	30%	27%
■ De ne pas dire bonjour à leurs collègues tous les matins	25%	29%	20%
■ De lire le journal à table au nez de leur(s) convive(s)	16%	20%	11%
■ De devoir de l'argent à un ami ou à un parent	15%	18%	12%
■ De manger bruyamment au cinéma	10%	12%	8%
■ De jeter dans la nature les détritux* de leur pique-nique	9%	12%	6%
■ De ne pas se brosser les dents pendant au moins une semaine	8%	14%	3%

D'après *L'Écho des savanes*, février 1993.
Sondage IPSOS/ÉCHO.

LA POIGNÉE DE MAIN

« Chez les peuples européens, comme chacun sait, la poignée de main sert à dire bonjour. Chez les Français en particulier, on se serre la main à tout moment de la journée.

Commencez donc par ôter de votre esprit toute idée de courbette : courber l'échine est, pour un Français, synonyme d'humiliation et d'échec. Faire des courbettes est une attitude réservée aux laquais des pièces de Molière. La poignée de main est d'ailleurs ici une institution bien préférable à notre profonde inclinaison du buste, croyez-moi : les Français sont tous de tailles différentes, et la synchronisation de leurs mouvements collectifs laisse à désirer ; imaginez-vous toutes ces têtes françaises risquant constamment de s'entrechoquer ?

sées de façon automatique, ce qui paraît ridicule ou hypocrite à certains étrangers, mais elles constituent les règles élémentaires de la politesse.

Lorsqu'on demande à des Français quelles sont pour eux les situations les plus impolies, c'est le manquement à ces marques formelles de politesse qui les choque le plus. On peut s'étonner qu'ils soient moins sensibles à des comportements pourtant grossiers (ne pas laisser sa place à une personne âgée ou à un handicapé dans un lieu public, couper la parole à quelqu'un, lâcher la porte sans se soucier des personnes qui suivent) et qu'ils soient peu nombreux à considérer qu'il est impoli de doubler dans une file d'attente ! Quant au manque de galanterie, les femmes s'y sont tellement habituées qu'elles ne

s'attendent même plus à ce que les hommes leur tiennent la porte !

Les règles de politesse ont pour objectif d'organiser la vie en société, mais aussi de s'opposer à l'expression de paroles ou de comportements violents. On essaie (avec de moins en moins de succès) d'interdire aux enfants de prononcer des jurons... mais les adultes ne s'en privent pas. Les grossièretés sont de plus en plus tolérées dans tous les milieux et à tous les âges.

L'écart est de plus en plus grand entre la tradition de « bonne éducation » et le comportement dans la vie quotidienne. Les pratiques sociales n'ont plus grand-chose à voir avec les conseils donnés dans les manuels de « savoir-vivre à la française ». Beaucoup de gens se plaignent du laisser-aller qui s'est progressivement développé, que ce soit dans les familles, les entreprises, les lieux publics, mais tout le monde y participe !

Ce sont les jeunes qui ont commencé à dénoncer durant les dernières décennies (dans la foulée de mai 68), les règles de « la politesse bourgeoise », non seulement parce qu'elles apparaissaient comme des contraintes formelles vides de sens, mais surtout parce qu'elles étaient synonymes d'hypocrisie sociale. Ils affirmaient que la vraie politesse devait être la politesse du cœur, celle qui consiste à faire attention aux autres.

Cette tendance s'est étendue à tous les milieux et à toutes les générations. De façon générale, dans la vie courante, on est devenu beaucoup moins « à cheval sur les convenances* ». Être poli, c'est avant tout se comporter correctement, considérer les autres comme des êtres égaux, les traiter comme on

souhaiterait soi-même être traité. La bonne éducation, à notre époque, se caractérise davantage par le respect des autres que par la stricte conformité à un code formel de savoir-vivre.

SIMPLE COMME BONJOUR

En ville, on parle rarement à des gens qu'on ne connaît pas dans les lieux publics, si ce n'est pour demander son chemin, un renseignement, l'heure, ou encore en cas de difficultés particulières. Engager la conversation avec un inconnu qui occupe la table voisine au café ou au restaurant est considéré comme une tentative d'envahissement... ou de drague*! Les habitants d'un même immeuble peuvent se croiser pendant des années dans le même

ascenseur sans se dire autre chose que « bonjour » ou « bonsoir »! En revanche, quand on est à la campagne ou dans un petit village, on dit facilement bonjour à toute personne que l'on rencontre, même si on ne la connaît pas.

On salue différemment les personnes selon les circonstances et selon le degré d'intimité qu'on a avec elles. On donne une poignée de mains aux personnes que l'on ne connaît pas ou avec lesquelles on a seulement des relations formelles ou professionnelles. Mais on s'embrasse aussi beaucoup, non seulement entre personnes de la même famille, entre amis, mais dès que l'on se connaît un peu, parfois même entre collègues, dans certains milieux professionnels. On s'embrasse à chaque fois que l'on se dit bonjour ou au revoir,



C'est déjà assez difficile comme cela de réussir à serrer la main d'un Français dans une rencontre de groupe. Chez nous, les deux partis se mettent en ligne, face à face, et s'inclinent à tour de rôle comme des automates. C'est rapide et sans surprises. Mais, en France, on se regroupe en un rond informel comme pour une mêlée de rugby; au lieu d'introduire le ballon ovale, quel-qu'un introduit sa main dans le cercle, et chacun essaie de l'attraper. Voici le jeu :

1. Tendez votre main pour attraper celle du Français ou de la Française qui vous fait vis-à-vis.

2. À ce moment précis, un autre individu intercepte la main que vous visiez. Retirez la vôtre et ricanez pour montrer que vous appréciez le jeu.

3. Dès que vous remettez votre main dans votre poche, un autre Français vous tend la sienne. Vous tendez alors la main à un troisième et le précédent reste la main en l'air en affichant bonne contenance à son tour. Vous avez aussi le droit de faire obstruction* : quand deux mains sont sur le point de se joindre sous vos yeux, vous tendez brusquement la vôtre en travers, en direction de celui qui vous fait face, et les deux autres doivent retirer les leurs et rire de bon cœur.

4. Répétez ce ballet jusqu'à l'heure de vous séparer.

Plus le nombre de Français qui se présentent est élevé, plus le jeu est amusant et plus il dure longtemps. Celui qui ne réussit à serrer aucune main a un gage : personne ne lui adresse la parole. Celui qui réussit à serrer la main de tout le monde a de sérieuses chances de faire carrière dans la politique française.

Un dernier détail. Ne donnez pas de tape dans le dos ou sur le ventre à un Français que vous voyez pour la première fois. Vous n'êtes pas en Amérique!

Akio Suzuki, *Un Japonais à Paris*, Belfond, 1988.

.....
**«VOUS PASSEZ VOTRE TEMPS
 À NOUS FAIRE PERDRE LE NÔTRE»**

«Après mûres réflexions et vingt années de vie chez vous, je vais vous dire mon sentiment: vous me paraissez être le peuple le plus voleur de la terre, ô rassurez-vous, pas d'argent ni d'objets, mais tout simplement de la denrée la plus précieuse et la plus comptée: le temps. Pour le commun des Français, le temps d'autrui compte pour rien. D'où d'incompressibles attentes et queues un peu partout, chez le boucher, au guichet de la poste, etc. Il faut se résigner à sacrifier des journées entières pour assurer des tâches administratives courantes, sans oublier la somme des demi-heures perdues à contempler un chauffeur dont la livraison obstrue* la rue. Cette catégorie professionnelle me semble la plus brutale de tous les voleurs de temps, inutile de dire ou de faire quoi que ce soit: le chauffeur vous lance immédiatement un: "Je travaille, moi"; les agents en faction se fichent, me semble-t-il, éperdument des bouchons ainsi créés et le moindre coup de klaxon ralentit bien plus qu'il n'accélère l'opération. [...]

N'accablons pas pourtant cette honorable corporation. En France, du plus petit fonctionnaire au ministre d'État, on mesure aussi sa propre importance à sa capacité à faire attendre. Ce n'est vraisemblablement pas pour rien qu'on nomme les clients des médecins, des "patients". Les ministères français peuvent se targuer* d'une variante dans ce processus social très français: on fait d'abord patienter au rez-de-chaussée de la puissance attentatoire* puis, passé un délai variable, on fait monter en étage, histoire de changer au moins de décor, et de gueule d'huissier contemplant le pauvre poireau* avec condescendance. Tout un art, comme on voit.

Encore plus agaçant: l'importantissime personnage qui consent enfin à vous recevoir, mais, sitôt en votre présence, se met instantanément à téléphoner ("Vous permettez?"), à moins qu'il ne reçoive une série d'appels qui réduiront à moins de dix minutes la demi-heure d'entretien prétendument accordée.

deux fois (une fois sur chaque joue), parfois trois ou même quatre fois selon les régions. En fait, les femmes et les filles s'embrassent, les hommes et les femmes s'embrassent, mais les hommes et les garçons entre eux se donnent plutôt une poignée de mains.

ALLÔ? ALLÔ?

Le téléphone, (« L'admirable féerie » dont parlait Proust), est devenu un élément indispensable de la vie quotidienne. Aussi, certaines règles se sont imposées, au fur et à mesure de son développement. Dans les bureaux, on a multiplié les lignes directes. Il est donc important de se présenter immédiatement et de vérifier que l'on est bien en communication avec la personne ou le service demandé. Dans les communications personnelles, après s'être assuré que l'on est bien chez le correspondant souhaité, l'usage veut que l'on se présente.

Le téléphone est devenu un peu partout, et en particulier dans les grandes villes où il est répandu depuis



les années 60, un objet familial complètement intégré à l'intimité, quasiment aussi indispensable que l'électricité. Le lieu où on installe le téléphone s'est progressivement déplacé: considéré au départ avant tout comme un objet technique utilitaire, il était cantonné dans le couloir ou dans l'entrée, à mi-chemin entre le monde extérieur et la vie privée. Petit à petit, il a envahi les lieux plus intimes, la salle à manger ou le salon et très souvent, aujourd'hui, la chambre à coucher. On ne téléphone plus seulement pour des raisons utilitaires, mais fréquemment pour le plaisir. Le téléphone joue un rôle important dans les liens amicaux et familiaux. Il remplace bien souvent les visites ou les rendez-vous. On reste alors au téléphone pendant des heures, confortablement installé, juste pour le plaisir de « papoter* ». Les adolescents et les femmes sont parmi les plus bavards. Bien des devoirs difficiles sont résolus au téléphone, avec les copains.

Le bon usage du téléphone exige de respecter certaines règles. On ne téléphone pas le matin de bonne heure, ni le soir après 21 heures, ni aux heures de repas, mis à part aux personnes très intimes, qu'on est sûr de ne jamais déranger. Le téléphone est parfois devenu tellement envahissant que l'usage du répondeur téléphonique s'est répandu, non seulement pour prendre les messages en cas d'absence, mais aussi pour filtrer les appels.

EN VISITE

En ville, depuis la généralisation du téléphone, on ne rend plus jamais visite à quelqu'un à l'improviste. Il est impoli de ne pas téléphoner pour annoncer sa visite (ne serait-ce que dix minutes avant), pour demander si cela ne

dérange pas. Un visiteur qui arrive chez quelqu'un se voit toujours proposer quelque chose. Selon l'heure, ce peut être un café, un thé, une bière, un jus de fruit, ou un apéritif.

Les invitations à dîner se font généralement assez longtemps à l'avance (une semaine à un mois), rarement par « bristol » (carte de visite réservée aux réceptions officielles), le plus souvent par téléphone ou de vive voix. Lorsqu'on propose à quelqu'un « de le garder à dîner » ou qu'on l'invite au dernier moment, ce n'est pas considéré comme une invitation en bonne et due forme; on se sent tenu de préciser que c'est « à la bonne franquette », « à la fortune du pot ».

À la campagne, le rythme de vie est différent, on prend son temps. La coutume veut que lorsqu'un visiteur se présente, on échange des paroles de politesse assez conventionnelles – « comment ça va », « ça va bien ? », « et la santé ? », « et les enfants ? » – avant de l'introduire à l'intérieur de la maison. Puis on lui propose en général de boire quelque chose. La maîtresse de maison sort les verres, les essuie, remplit un verre de vin, de cidre ou d'eau-de-vie. Si par exemple, l'objet de la visite est de venir acheter un lapin, des œufs... on ménage généralement un certain temps entre le moment où on se met d'accord et le moment où on paie, en buvant un verre, en parlant de choses et d'autres. C'est une façon de rendre la relation plus conviviale et de ne pas la limiter à un rapport marchand.

« L'HEURE, C'EST L'HEURE... »

« L'exactitude est la politesse des rois », disait Louis XVIII... « Avant l'heure, c'est pas l'heure, après l'heure, c'est plus l'heure ! » disaient fréquemment nos

grands-pères... Les Français pourtant semblent avoir une idée de la ponctualité assez souple ! On peut avoir l'impression, souvent à juste titre, qu'on vous fait attendre sans raison particulière.

Dans la vie professionnelle, on respecte généralement l'heure fixée pour un rendez-vous avec une personne précise. En revanche, les réunions professionnelles, les colloques, les séminaires, commencent rarement à l'heure exacte, ce qui étonne toujours certains étrangers. Beaucoup de gens considèrent qu'un retard est normal tant qu'il n'excède pas « le quart d'heure de tolérance ». Quant aux administrations, elles ont la réputation de faire perdre beaucoup de temps aux gens, en les faisant attendre et en les renvoyant de bureau en bureau pour la moindre démarche ! Les heures de rendez-vous chez le médecin ou le dentiste sont peu respectées (et c'est bien pire encore dans les hôpitaux !).

Par une sorte de convention tacite, les spectacles parisiens commencent rarement à l'heure annoncée, mais plutôt avec un bon quart d'heure de retard. Dans le cas contraire, cela est expressément précisé sur le programme : « Le spectacle commencera à 20 heures 30 précises » ou encore « Les portes du théâtre seront fermées dès le début de la représentation ».

Les rendez-vous privés sont tout aussi flous. Bien des gens considèrent, là aussi, qu'il est admis de tolérer un quart d'heure de retard. Si vous êtes invités à dîner à 20 heures (heure à peu près habituelle), il vaut mieux arriver avec un quart d'heure ou une demi-heure de retard... sous peine de déranger vos hôtes avant qu'ils n'aient terminé leurs préparatifs ou fini de prendre leur douche !

N'étant pas doté d'un tempérament totalement soumis, j'ai appris, en vingt ans, à meubler mes récurrentes* attentes. Bizarre: quand, en réponse aux excuses plus ou moins sincères des éminences* pour la longue attente qu'ils m'ont fait subir, je leur fais observer que cela m'a au moins donné le temps de lire le journal, j'ai réellement l'impression de les vexer. Comme si j'avais déjoué un piège important du jeu social.

Car je n'en démordrai pas: à mon sens, les Français sont parfaitement conscients de cet attentat permanent au temps des autres. Je n'en veux pour preuves que deux injures majeures de votre vocabulaire: "Vous me faites perdre mon temps." Et pis encore: "Je n'ai pas de temps à perdre." Et moi donc !

Ronald Koven (Boston Globe)

L'Événement du Jeudi, 29 juin 1989.

RETARDS « NORMAUX »

« Vous serez jugé sur la qualité de votre retard. Aussi toute heure publiée ou convenue doit-elle être mentalement corrigée. Le débarquant devrait être à peu près dans les temps, c'est-à-dire se conduire avec correction, en appliquant les dépassements suivants à l'horaire indiqué :

- Rendez-vous très important, 10 minutes de retard
- Table réservée à 13 heures, 15 minutes
- Table réservée à 20 heures, 20 minutes et plus
- Première au théâtre, 30 minutes
- Coquetècle, de 40 à 80 minutes
- Dîner en ville, de 30 à 50 minutes
- Soirée, 2 heures et plus
- Visite à domicile (pour un médecin), de 4 à 8 heures
- Visite à domicile (pour un plombier), de 3 jours à 3 mois
- Remise de manuscrit (pour un auteur), de 3 mois à 3 ans
- Paiement d'une contravention, jamais.

Alain Schiffres, *Les Parisiens*, J.-C. Lattès, 1990.

LES FRANÇAIS SONT-ILS RADINS* ?

Certains stéréotypes ont la vie dure. Les Français sont, aux dires de certains étrangers, calculateurs, parcimonieux*. Il est vrai que la fable de la Fontaine, « La Cigale et la Fourmi », qui a alimenté les cours de morale à l'école primaire, prône les vertus de l'économie et de la prévoyance.

Il n'est pas bien vu d'être « panier percé* », mais on se moque aussi beaucoup des paysans ou des habitants de certaines régions (l'Auvergne en particulier) qui ont la réputation d'être « près de leurs sous ».



QUI GÈRE L'ARGENT DU MÉNAGE ?

Traditionnellement, dans la bourgeoisie, c'était l'homme qui s'occupait de tous les problèmes économiques. À l'inverse, chez les paysans, les ouvriers, et dans les classes moyennes, c'était le plus souvent la femme qui était responsable de la gestion du budget du ménage. Cette situation s'est largement perpétuée. Plus le milieu social est modeste, plus ce sont les femmes qui tiennent seules les cordons de la bourse. Mais avec le développement massif du travail des femmes, on voit de plus en plus de couples, quel que soit le milieu social, où la femme et l'homme participent tous les deux à la gestion du budget familial. Ce n'est que récemment, en 1965, qu'une femme mariée a pu ouvrir un compte en banque sans le consentement de son mari et ce n'est qu'en 1985 qu'on a reconnu une égalité aux époux devant l'argent, y compris bien sûr devant les dettes.

L'ARGENT TABOU ?

Il subsiste, en France, un tabou certain concernant les questions d'argent, qui peut s'expliquer historiquement par le mépris que toutes les classes dirigeantes affichaient envers l'argent. L'Église catholique affirmait que le salut passait avant tout par la pauvreté. L'aristocratie ne s'occupait pas d'argent, elle laissait cela à des professionnels, les banquiers et les notaires. Quant aux républicains, ils dénonçaient les méfaits engendrés* par l'argent.

Dans la littérature, l'argent est bien souvent mis en cause, parce qu'il corrompt les hommes. Harpagon, « l'Avare » de Molière, accumule l'argent, fait fructifier son patrimoine... et finit par ne plus aimer que son or. Le Bourgeois gentilhomme est ridicule parce que c'est un parvenu*. Les romanciers du XIX^e siècle, Balzac, Zola, Stendhal, décrivent longuement les passions cupides* qui mènent leurs héros à leur perte et critiquent l'absence de scrupules de ceux qui s'enrichissent. Pour les auteurs chrétiens des XIX^e et XX^e siècles, tel Péguy, l'argent corrompt impitoyablement ceux qui le touchent.

Dans la vie politique française, les rapports entre le pouvoir et l'argent ont toujours été très complexes. On a toujours affirmé que le pouvoir politique ne devait pas être un moyen d'enrichissement. Fallait-il donc être riche pour faire de la politique ? La question n'était jamais posée publiquement.

L'industrialisation tardive de la France est due en grande partie au fait que les Français investissaient peu leur argent. L'argent était fait pour être amassé, on n'y touchait pas. Il n'y a pas si longtemps, les Français gardaient

leurs économies chez eux. Ils cachaient leurs billets de banque ou leurs pièces d'or dans « un bas de laine », une lessiveuse ou les enterraient au fond du jardin ! S'ils décidaient de faire un placement, c'était bien souvent dans la pierre (« une valeur sûre »), ils achetaient alors un ou plusieurs appartements ou immeubles.

Il n'est pas de bon ton de paraître riche, d'« afficher sa fortune ». L'héritier fortuné est toujours mieux considéré que le « parvenu », traité facilement de « nouveau riche » ! On ne parle pas aisément de ce qu'on gagne, sauf peut-être avec des intimes, et encore ! Il est de mauvais goût de parler de ses revenus ou de ceux des autres. Se permettre de demander à quelqu'un combien il gagne peut être considéré comme choquant. Bien des gens ignorent ce que gagnent leurs amis ou même les membres de leur famille proche.

On met les formes pour réclamer de l'argent à quelqu'un qui vous en doit. On peut même y renoncer tellement c'est difficile à faire. Quand c'est possible, on évite de donner de l'argent de la main à la main, que ce soit un cadeau à un enfant ou à un adulte, les étrennes de la concierge ou le paiement d'un service rendu. Il est moins gênant de mettre un billet dans une enveloppe qui ne sera ouverte que plus tard. Curieusement, on a moins de pudeur pour donner un chèque. L'usage du chèque est entré complètement, et depuis déjà longtemps, dans les habitudes de la plupart des Français. Pratiquement tous les achats, même d'un petit montant, peuvent se régler par chèque.

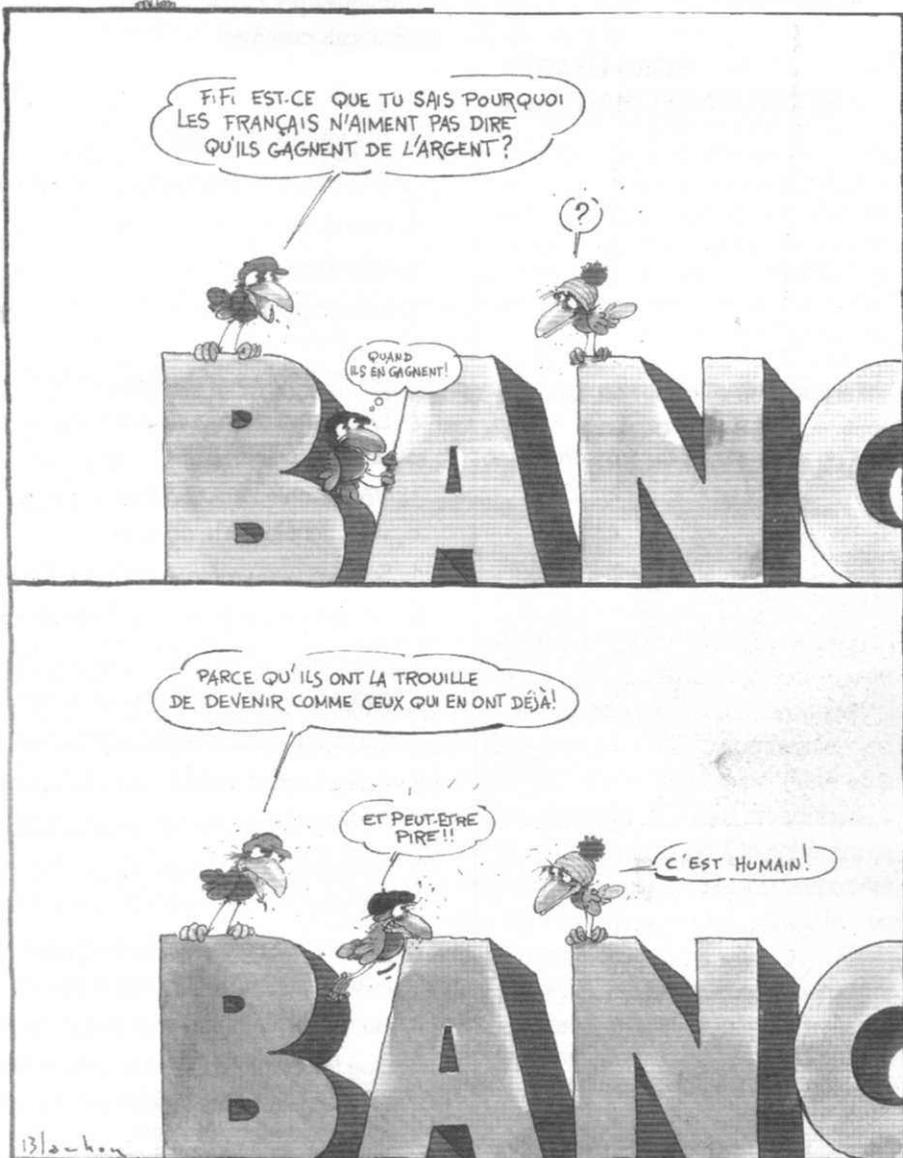
Cependant, les comportements vis-à-vis de l'argent évoluent. Il semble que l'argent acquiert davantage droit* de cité.



Il n'est plus le diable absolu! L'argent provient du travail, rarement d'une fortune personnelle. C'est une rétribution pour un effort fourni, un moyen de se sentir libre et de profiter de la vie.

Selon de nombreuses enquêtes les Français considèrent qu'on ne doit pas choisir son métier uniquement en fonction du niveau de salaire mais aussi de la satisfaction, des relations que l'on a dans son travail. Ils pensent que les salaires doivent prendre davantage en compte l'utilité sociale de tel ou tel métier. De plus en plus – c'est une tendance récente – les individus sont évalués selon leur valeur sur le marché du travail. Les journaux parlent du « prix » que vaut telle ou telle personne. À la fin des années 80, le salaire d'un PDG n'est plus forcément considéré comme un scandale (contrairement aux périodes précédentes), s'il sait faire ses preuves de manager. Cela va de pair avec le développement du « culte de l'entrepreneur ». On admire les « battants », personnages dynamiques, parfois même agressifs, qui brassent de l'argent mais qui prennent des risques et qui créent des emplois. En revanche, les salaires mirobolants* des stars du cinéma, de la télévision ou du monde sportif suscitent beaucoup de critiques.

Désormais, l'argent est fait pour circuler. Épargner pour le plaisir de l'épargne est surtout le fait de personnes âgées. Non seulement on n'a pas d'argent chez soi, car tout est à la banque, mais on cherche à le faire fructifier en le plaçant au mieux, en achetant et en revendant des actions. On n'attend pas d'avoir économisé l'argent nécessaire pour faire des achats: on fait un emprunt pour acheter un logement, une voiture ou un téléviseur. À la campagne, les agriculteurs s'endettent pour moderniser leur exploitation.



L'engouement* pour l'argent va de pair avec une volonté de transparence. Gagner très vite beaucoup d'argent est suspect. Gagner de l'argent par le jeu des placements financiers plutôt que par le fruit de son travail est un peu immoral. Dans les années 90, la presse dénonce chaque jour de nouvelles « affaires » traduites en justice: scandales financiers, corruption, détournement d'argent public, etc. Des chefs d'entreprise sont inculpés pour « recel » ou « abus de biens sociaux » (utilisation des services

ou des employés de leur entreprise à des fins personnelles). Des ministres, des maires sont inculpés – voire même emprisonnés – pour avoir reçu des pots-de-vin* lors de la passation de marchés avec de grosses entreprises. Pour la première fois dans l'histoire politique française, les membres du gouvernement et les candidats à la présidence de la République sont sommés de rendre publics leurs revenus réels et le montant de leur patrimoine ■

1

BONS USAGES ET MAUVAISES MANIÈRES

Indiquez pour chacune de ces situations ce qui, de nos jours, est considéré par les Français comme...

- a. gentil
 - b. pas très apprécié, mais toléré
 - c. une attention charmante, même si elle est désuète
 - d. impoli
 - e. très choquant
 - f. interdit par la loi
1. Dans l'autobus, un homme laisse sa place à une femme.
 2. Dans le train, un jeune homme aide une jeune fille à monter sa valise dans le porte-bagages.
 3. Vous entrez dans le métro, la personne qui vous précède vous tient la porte ouverte.
 4. Sur le quai du métro, une jeune fille est en train de fumer.
 5. ... et un jeune homme en train de cracher.
 6. À la poste, un monsieur veut vous doubler dans la file d'attente parce qu'il est très pressé: sa voiture est mal garée!
 7. Au cinéma, des spectateurs mangent des biscuits pendant le film.
 8. Au restaurant, votre fils met les coudes sur la table pendant le repas.
 9. ... et votre fille met sa serviette autour du cou.
 10. Invité à dîner, vous apportez un bouquet de fleurs à la maîtresse de maison. Elle va le mettre à rafraîchir dans le lavabo de la salle de bains.
 11. Vous offrez un cadeau à son mari. Il attend d'être seul pour ouvrir tranquillement le paquet.
 12. Au moment de partir, un des invités vous aide à mettre votre manteau.
 13. Une fois rentré chez vous, vous sortez votre chien pour qu'il fasse ses besoins sur le trottoir.

2

SERVICES RENDUS

À qui donne-t-on un pourboire ?	oui	non
1. au coiffeur	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. au chauffeur de taxi	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. au facteur	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. au boulanger	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. au pompiste	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
6. à la femme de ménage	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
7. à un mendiant	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
8. à l'ouvreuse de cinéma	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
9. à un enfant qui fait les courses	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
10. à une personne qui vous a aidé à traverser la rue	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

3

L'ARGENT DU LOTO

Voici les résultats d'un sondage réalisé quelques jours après qu'une personne eut gagné 99 millions de francs au loto (un chiffre record !).

49% des personnes interrogées pensent qu'il est immoral qu'il existe des jeux où l'on puisse gagner autant d'argent alors que le pays est en crise économique

42% pensent le contraire

S'ils avaient été le gagnant :

86% auraient préféré garder l'anonymat

54% auraient d'abord partagé avec leurs proches

42% auraient fait un don à une grande cause

Quelle serait votre attitude si vous gagniez une énorme somme à une loterie ?

Pourquoi la très grande majorité des personnes interrogées pense-t-elle qu'il est préférable de garder l'anonymat ?

4

LA POLITESSE
À LA MODE PARISIENNE

« Être poli à Londres, c'est premièrement s'en tenir à des règles... et à sa parole.[...] Rien de tel à Paris, où aucune règle n'est inviolable, où une délicieuse indulgence veut que la politesse consiste, bien au contraire, à tout comprendre et à tout pardonner. Si vous pouvez penser que votre hôte s'est attardé en quelque aimable compagnie, c'est tout juste s'il ne convient pas de l'en féliciter. [...] Alors qu'ailleurs, l'honnêteté et la bienséance veulent qu'on réponde clairement à une demande qui vous est adressée, il n'en est point ainsi à Paris, où il est recommandé de ne jamais dire non. On préférera ne pas répondre, on ne « sera pas là », on vous fera antichamber des heures, téléphoner dix fois pour éviter d'avoir à articuler un refus. S'il faut malgré tout s'y résoudre, on enveloppera son refus de tant de compliments, de promesses, d'éloges, que vous aurez peine à comprendre ce que l'on veut dire. Ces procédés, qui choquent en particulier nos hôtes des pays anglo-saxons, s'expliquent en dernière analyse par un trait fort louable : la crainte de faire mal. »

Frédéric Hoffet, *Psychanalyse de Paris*, Grasset, 1953.

Relevez les spécificités de la politesse parisienne énumérées ici par l'auteur.

S'agit-il de règles établies ou de tolérances ?

Trouvez-vous ces comportements sympathiques ou choquants ?

Est-ce que cette description vous semble faire référence à un milieu social particulier ? Vous paraît-elle toujours d'actualité (ce texte date des années 50) ?

5
**ALLÔ, ALLÔ,
NE QUITTEZ PAS!**

Reconstituez l'ordre normal des phrases dans cette communication téléphonique entre la standardiste et la personne qui appelle.

- a. Bon, alors ne quittez pas.
- b. Bonjour, pourrais-je parler à Madame Mauchamp?
- c. De la part de qui?
- d. Désolée, elle est toujours en communication.
- e. Elle a raccroché, je vous la passe.
- f. J'aurais besoin de la joindre tout de suite.
- g. C'est personnel.
- h. Madame de Peyret.
- i. Elle est déjà en ligne. Préférez-vous patienter ou voulez-vous qu'elle vous rappelle?
- j. Merci.
- k. Merci beaucoup.
- l. Ne quittez pas, je vais voir...
- m. Oui, j'attends.
- n. Quelle société?